

AD GLADIUM

Possédée par tous,
même par l'inexistant !

Par Sarah Haidar

On en est arrivé à considérer comme bonne nouvelle que le meurtre relève encore de l'ordre du crime même si des milliers d'assassins ont été relâchés avec les honneurs dans les rues algériennes...

Il y a trois jours, le pseudo-guérisseur Abou Mouslim Bellahmer a été arrêté à Ghelizane suite au décès d'une jeune femme venue «se soigner» chez-lui à coups d'incantations et de rituels charlatanesques. Le mis en cause appelle son local une «clinique» et sa pratique une «médecine» car, comme tout le monde le sait, le seul fait que le prophète Mohammed ait pratiqué la «rokia» et prétendument guéri des personnes «possédées» ou malades, prouve, pour la plupart des croyants algériens, l'efficacité de la méthode et, chemin faisant, permet à l'Etat central de laisser pourrir l'irrationalité et la bigoterie sous couvert de respect de l'identité algérienne. C'est ainsi qu'on se retrouve avec des milliers de raqis et autant de familles qui croient à la supériorité d'un barbu assermenté par Allah à un psy qui a «perdu» dix années de sa vie à la fac ! Et c'est ainsi donc que, régulièrement, nous parvenons les nouvelles de morts absurdes, de jeunes gens fauchés bêtement parce qu'un illuminé a expérimenté sur eux l'étendue de sa bêtise.

La dernière victime en date est cette jeune fille de vingt ans, possédée selon ses parents qui l'emmènent donc chez Bellahmer qui devait l'exorciser avec une piqûre «bénie» et une «hidjama» de plus en plus à la mode. Bien sûr, à la place des djinns, c'est la vie de la victime qui a quitté son corps : son heure a sonné, diraient certains ; faute professionnelle, diraient d'autres !

Mais qui est ce Bellahmer, au final ? Celui qui a chassé un millier de djinns de Biskra ? Celui qui a été condamné en 2013 pour usurpation de la qualité de médecin ? Celui qui officiait sur les plateaux d'une chaîne privée ? Ou bien, celui qui, en 2009 et en 2010, a été inclus dans la délégation officielle de la fédération de football pour convertir des versets en buts ? On aura beau aujourd'hui s'indigner de la mort de cette jeune fille, il n'en reste pas moins que l'ensemble de la société en est responsable car quand on mesure le bien et le mal uniquement à travers l'échelle de valeurs religieuse, quand on éduque des générations sur la peur de l'invisible et le respect des charlatans, quand on fabrique des adultes prêts à se faire soigner avec une bouteille sanctifiée par de stupides marmonnements et quand on donne toutes les raisons à un Etat déjà méprisant pour mettre à profit l'indigence intellectuelle et la misère morale de ses sujets, on doit s'attendre à ce que ces dérives dépassent les limites du folklore religieux et débouchent sur un drame.

Mais au-delà de la tragédie de tout un peuple réduit à ne se poser de questions qu'en matière de hallal et de haram, le plus triste c'est que la mort de cette jeune fille ne servira probablement pas de leçon, la pratique de la rokia sera toujours considérée comme un remède miraculeux et les dégâts de Bellahmer et ses semblables comme de simples cas isolés...

S. H.
djoum@hotmail.com

En librairie

Le deuxième roman d'Ismaïl Bensaâda est un thriller d'espionnage au swing vertigineux. On lit sans aucune occasion de reprendre son souffle, tant l'auteur nous accroche sur une histoire palpitante.

Et pourtant, *Chifra Min Sarab* (en français cela peut être traduit par un code chimérique ou un code mirage) est une histoire servie en bloc, sans chapitres. Mais voilà, la négligence de têtes de chapitre est compensée par la forme. Et quel réel plaisir de lecture pour qui aime l'action, l'aventure, les rebondissements, le suspense, des dialogues vivants et teintés d'humour et... Alger de la fin des années soixante. Du plaisir dans l'évasion et rien d'autre. Car l'univers de l'espionnage tel que mis en scène par Ismaïl Bensaâda n'a pas la prétention de refléter le vrai «monde du secret», celui réaliste et décrit dans ses véritables détails. Il n'a pas non plus pour trame historique le cadre géopolitique contemporain. Ici, les principes et les méthodes du monde du renseignement naissent et se développent au gré d'une intrigue rondement menée, l'imagination et la fantaisie du romancier faisant le reste.

Celui-ci ose les ingrédients d'un SAS et les clichés d'un James Bond pour encore mieux habiller son roman, et surtout pour donner à lire un ouvrage essentiellement tourné vers l'action. Et l'histoire démarre d'ailleurs très vite, à cent à l'heure, pour continuer sur le même rythme sur presque 300 pages !

Nous sommes en 1968, au cœur d'Alger. Atmosphère sombre, hivernale, avec vent et pluie. Dans un décor qui est appelé à gouverner l'histoire racontée, cette ambiance horrifique, hitchcockienne, donne déjà le ton de ce qui va suivre. Nous sommes aussi à une période dormante de la guerre froide, une période d'incertitudes, alors que la guerre israélo-arabe de juin 1967 est toujours dans les pensées... Yaâkoub (ou Jacob) Maïr entre en scène. Il sera le héros de cette his-

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

CHIFRA MIN SARAB D'ISMAÏL BENZAÂDA

Alger, nid d'espions



toire qui se déroule dans un monde noir, surréaliste, où tout est faux. Lui et ses pareils sont des espions professionnels qui ont pour devise mensonge, tromperie et coups tordus. Maïr est un officier de la CIA et il est en visite dans sa ville natale, l'Alger de sa jeunesse. Ses aventures algéroises commencent lorsque paraît une créature de rêve que trois hommes en voiture veulent kidnapper. Intervention musclée du héros qui fait avorter la tentative... Francesca Brindisi n'était pas là par hasard. Elle le met en contact avec Chérif Khan, son époux. Cet ancien agent des services de renseignements français avant l'indépendance travaillait aussi pour le FLN, sans compter sa collaboration avec les services italiens. Maïr et l'homme au passé trouble se connaissent. Chérif Khan, le «vieux renard», propose donc un marché à l'espion de Langley : «J'ai en ma possession un microfilm qui contient le code permettant de décrypter les communications de l'armée égyptienne. Je vous le livre en échange de 10 millions de dollars.»

Chérif Khan estime que les Américains (et par ricochet leur allié israélien) peuvent mettre la main à la poche, vu que le code mis au point par d'éminents chercheurs et savants de l'armée soviétique a une valeur inestimable. Brève escapade de Maïr à Rome pour en référer au représentant de la CIA. Puis retour à Alger où les événements s'accé-

lèrent... La ville devient un nid d'espions (italiens, roumains, égyptiens...) et le théâtre d'actions clandestines. Tout ce beau monde n'a qu'un souci en tête : mettre la main sur le fameux code.

Un incendie ravage la villa de Chérif Khan et ce dernier est kidnappé. Son cadavre est jeté à la mer par un certain Yasri El Kacheff, un espion des services de renseignements égyptiens. L'officier de la CIA parvient à lui forcer la main pour faire équipe ensemble. D'autres acolytes entrent en scène, des rebondissements imprévus viennent compliquer les choses. Maïr se demande qui est qui, qui fait quoi et qui manipule qui ? Comme s'il cherchait à tromper son lecteur, le romancier s'amuse à brouiller les cartes, à alterner fausses pistes et éclairs de vérité aussitôt éteints par la grisaille ambiante. Jeu de poupées russes dans lequel le héros se démène dans tous les sens, faisant le coup de poing et allant au feu. L'action est continue, comme dans un film où chaque scène se termine quand une autre commence. De la vie en mouvement. Surtout que l'auteur donne une représentation sensorielle d'Alger et de sa périphérie, descriptions qui ajoutent une dimension spatiale à l'action et qui soulignent son immédiateté. Les scènes de dialogue (nombreuses) motivent l'action des personnages, dramatisent leurs émotions contraires tout en donnant du relief à des situations difficiles et des conflits. En plus des ressorts (techniques d'écriture) de cette histoire à suspense à laquelle il injecte une nouveauté constante, Ismaïl Bensaâda fait agir ses personnages de manière ambiguë. Cela les rend attractifs et leur insuffle de la profonde psychologie. Difficile de dire, par exemple, si Yaâkoub Maïr est bon ou mauvais, si ce qu'il fait est bien ou mal. Certes, il est une sorte de James Bond bien algérois, mais ce héros porte un nom aux consonances juives et il travaille pour la CIA. Le lecteur est attiré par ce genre d'ambiguïtés, il se demande surtout dans quel tourbillon il se laisse emporter. Nouvelles ren-

contres pour Yaâkoub Maïr. Parmi les plus importants de ces personnages secondaires, la sulfureuse Gondoleza. Elle travaille dans une compagnie maritime, place Audin. Une couverture, car elle est agent double. Elle est aussi la maîtresse de Chérif Khan, sans compter que son directeur de l'agence maritime est lui-même un espion. La belle surprise, c'est que le projet de Chérif Khan de partir s'installer en Polynésie française, après avoir cédé le microfilm, inclut la Roumaine Gondoleza (à la place de Francesca, l'épouse légitime). Maïr continue de chercher le code. Il enchaîne les scènes de poursuite, les bagarres, échange les coups de feu, subit des interrogatoires musclés... Malgré le danger, il considère que la meilleure défense, c'est d'attaquer le premier. Le héros s'autorise quelque repos bien mérité dans les bras de la sublime Francesca. Sur sa route, encore des cadavres. Les espions adoptent parfois des méthodes expéditives. Francesca est assassinée à son tour. Ne serait-ce pas plutôt la Roumaine ? Et puis, Maïr a enfin une illumination : il sait où Chérif Khan a caché le code. A l'intérieur d'une petite icône en bois. Sauf que l'Egyptien El Kacheff l'a précédé dans cette découverte. Encore El Kacheff ! Et ses révélations sur Francesca. Sa bien-aimée, une mystificatrice ? Jusqu'à cette conclusion finale, surprenante, et qui pourrait désarçonner bien des lecteurs. Il est vrai que, dans toute cette histoire, le lecteur va forcément se demander où sont passés les services de renseignements algériens ? D'autant qu'aucun des personnages imaginés par Ismaïl Bensaâda n'est algérien. Une prouesse de l'auteur (encore une) qui fait la démonstration que l'identification chez le lecteur n'a pas besoin d'avoir recours à des poncifs trop écoulés. Ce qui est sûr, c'est que cette fin renversante signe tout le talent d'Ismaïl Bensaâda.

Hocine Tamou

Ismaïl Bensaâda, *Chifra Min Sarab*, Chihab Editions, Alger 2014, 286 pages, 740 DA.

ÉCOLE SUPÉRIEURE DES BEAUX-ARTS D'ALGER

Début de dialogue

Que se passe-t-il à l'Ecole supérieure des beaux-arts d'Alger (ESBA) ? Dans un communiqué transmis à notre rédaction les étudiants grévistes parlent d'un début de «dialogue» avec M^{me} Nadia Labidi, ministre de la Culture.

«Nos représentants ont eu deux séances de travail avec Madame la ministre, au sein du ministère, et il en découle ceci : la désignation d'un directeur par intérim, Kadour Athmane, directeur de l'Ecole régionale des beaux-arts

de Tipasa, que le ministère a pris soin de choisir, et la proposition de l'adoption du système LMD, qui ne sert pas l'intérêt des étudiants de l'Ecole des beaux-arts et qui n'est pas à l'ordre du jour. Autrement dit, qui ne pourra pas être encore mis en place, à cause du manque de corps professionnel qualifié», lit-on dans ce communiqué. «Les séances de travail se poursuivent», est-il encore souligné dans le même communiqué. «La plate-forme de revendications» des grévistes de l'ESBA

comporte trois «cellules» d'ordre «pédagogique», «logistique» et «externe». Parmi ces revendications figurent celles de «faire valoir la formation afin d'élever au rang d'élite l'Ecole supérieure des beaux-arts d'Alger», «la révision et l'actualisation du règlement intérieur de l'établissement» et la «création de passerelles permanentes et durables entre les étudiants de l'ESBA aux niveaux national et international».

R. C.

Actucult

LIBRAIRIE GÉNÉRALE D'EL-BIAR (4, PLACE KENNEDY, ALGER)
Samedi 4 avril à 14h30 : Youcef Tounsi signera son livre *Les Noces du retour* (Nouvelles), paru aux éditions Apic.

CENTRE CULTUREL MUSTAPHA-KATEB (5, RUE DIDOUCHE-MOURAD, ALGER-CENTRE)
Jusqu'au 14 avril : Exposition d'arts plastiques par l'artiste Bedri Mohamed Zaghloul.

GALERIE BAYA DU PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA (KOUBA, ALGER)
Judi 3 avril à 17h : Vernissage de l'exposition de peinture «1 Posture», par l'artiste Mustapha Nedjai.

VILLA ABDEL TIF (EL-HAMMA, ALGER)
Jusqu'au 18 avril : Exposition de peinture «Offrande au pays du Cèdre» de l'artiste Djahida Houadef.

INSTITUT CULTUREL ITALIEN

(EL-BIAR, ALGER)
Jusqu'au 25 avril : Exposition de costumes italiens du XV^e au XIX^e siècles, par l'atelier Il Costumes de Rome.

SALLE IBN-ZEYDOUN DE RIADH-EL-FETH (EL-MADANIA, ALGER)
Judi 2 avril à 19h : Concert de la chanteuse cap-verdienne Nancy Viera, en hommage à Cesaria Evora. Prix du billet : 600 DA.

CAFÉ LITTÉRAIRE DE BÉJAÏA :
Samedi 4 avril à 14h : L'historien Daho Djerbal et le chercheur Tewfik Hamel, spécialiste en histoire militaire-étude de défense, animeront un café littéraire au Théâtre régional de Béjaïa, autour du n°31 de la revue *Naqd* (critique sociale) portant sur la nouvelle donne géostratégique Maghreb/Machrek, Sahara/Sahel.

MAISON DE LA CULTURE MOULOUD-MAMMERI DE TIZI-OUZOU
Samedi 4 avril à 14h : L'EMEV organise, en collaboration avec la

Maison de la culture Mouloud-Mammeri de Tizi-Ouzou, un café littéraire et philosophique sur le thème : «Editer et écrire de la littérature : une aventure complexe», animé par Selma Helal, editrice et Hadjer Bali, écrivaine et universitaire. La rencontre sera suivie d'une vente-dédicace.

GALERIE D'ART DAR EL-KENZ (LOT BOUCHAOUI 2 N° 325, CHÉRAGA, ALGER)
Samedi 4 avril à 14h : Vernissage de l'exposition collective «Explosion d'aquarelle», avec les œuvres de 14 artistes dont Moussa Bourdib, Catherine Rossi, Mustapha Khelifi et Zohra Sellal.

GALERIE D'ART SIRIUS (139, BD KRIM-BELKACEM, TÉLEMLY, ALGER)
Chaque jour : Exposition collective de peinture par les artistes Valentina Ghanem, Rachid Djemai et Rachid Nacib.

ESPACE DES ACTIVITÉS CULTURELLES RACHID-KOUACHE (TROIIS-HORLOGES-BAB-EL-OUED, ALGER)

Mercredi 1^{er} avril : A l'occasion des vacances du printemps, l'établissement Arts et Culture de la wilaya d'Alger, en collaboration avec la librairie Média Soft, organise «Le carrefour du livre». Cette initiative est une expo-vente destinée à tous les niveaux scolaires.

LIBRAIRIE LA RENAISSANCE (NIVEAU 112, RIADH-EL-FETH, ALGER)
Jusqu'au 4 avril : En collaboration avec l'Office Riad El-Feth, la librairie La Renaissance organise une foire du livre, durant les vacances du printemps, tous les jours de 9h à 21h. Cette foire vise un large public (médecine, littérature et technique, informatique, architecture, etc.) et sera enrichie par des livres pour enfants (contes, livres d'activités et d'apprentissage, livres parascolaires pour tous les niveaux.

SALLE IBN-KHALDOUN (ALGER-CENTRE)
Judi 3 avril à 20h : Concert chaâbi avec Mustapha Belahcene.
Jusqu'au 19 avril : Film *Les portes du soleil*

: *Algérie pour toujours* de Jean-Marc Minéo (Algérie, 2015). Avec Zakaria Ramdane, Smaïne Fairouze, Lorie Pester, Christophe Quarteron, Ahmed Benaïssa, Mike Tyson, Sonia Kouninef et Abdelkader Djeriou. Prix du billet : 300 DA. 4 séances par jour (1^{re} séance à 13h, dernière à 19h). Interdit aux enfants moins de 12 ans.

SALLE ESSAÏDA (EX-LE COLISÉE) D'ORAN
Jusqu'au 19 avril : Film *Les portes du soleil : Algérie pour toujours* de Jean-Marc Minéo (Algérie, 2015). Avec Zakaria Ramdane, Smaïne Fairouze, Lorie Pester, Christophe Quarteron, Ahmed Benaïssa, Mike Tyson, Sonia Kouninef et Abdelkader Djeriou.

ESPACE DE LOISIRS ET DE DÉTENTE POUR ENFANTS KIDZLAND (CHÉRAGA, ALGER)
Chaque jour : Spectacles d'attractions pour les enfants de 3 à 12 ans.

GALERIE ASSELAH (RUE ASSELAH-HOCINE, ALGER-CENTRE)
Jusqu'au 16 avril : Exposition de peinture par l'artiste Amel Benghezala.